pas assuré, parce que M. Bertrand, assuré lui, déménageait, tandis que M. Rochard emménageait et n'avait pas eu le temps de prendre sa police d'assurance.

—L'état de la princesse Georges de Saxe continue à inspirer les inquiétudes les plus vives. On redoute une issue fatale. La malade a reçu les derniers sacrements.

— Aux funérailles de sœur Marie. — Nous avons annoncé hier les funérailles de la sœur Marie, religieuse attachée depuis plus de cinquante ans à l'infirmerie de l'hôtel des Invalides. Tous les invalides capables de marcher ont suivi le corps de la sœur Marie. On sait que les sœurs de charité possédaient autrefois un terrain dans le cimetière de Montparnasse ; mais il a plu au conseil municipal de reprendre ce terrain. La sœur Marie n'a pu être inhumée près de ses anciennes compagnes ; on a dû la conduire au cimetière de Vaugirard. Un invalide fait connaître cette particularité par une lettre touchante qu'il a écrit à un de nos confrères. « Heureusement, dit le vieux brave, au cimetière de Vaugirard, sœur Marie se trouve confondue avec tous les soldats invalides qu'elle a si bien soignés. Elle était âgée de soixante-quatorze ans et avait cinquante-deux ans de services. Aussi lui a-t-on fait le service d'un colonel... Un de nos officiers, qui compte plus de quatre-vingts ans, a prononcé sur sa tombe les mots suivants :

» Recevez, ma très bonne sœur, les regrets » sincères que nous éprouvons en vous quittant ; » mais les portes du ciel doivent être ouvertes » bien grandes en raison du dévouement que » vous nous avez toujours prodigué. Vous voilà » dans le ciel, entourée de ces braves que vous » avez soignés avec tant de douceur... Vous qui » portiez le nom de la mère du Christ, priez » pour la France et pour vos compagnes, qui » sont si dignes de notre hommage reconnais- » sant. »

L'assistance nombreuse qui assistait aux obsèques de la sœur Marie s'est retirée profondément émue par le caractère à la fois religieux et guerrier de l'humble cérémonie.

La valeur des mots au télégraphe. — Le public s'étonne souvent que les employés du télégraphe comptent pour un mot les mots composés : Saint-Pierre, Henri IV, Opéra-Comique, etc., etc; pour deux : sous-lieutenant, sous-préfet, sous-officier, etc.

Voici l'explication de cette petite anomalie, copiée dans le livret des instructions données aux employés, et concernant la manière de compter les mots :

« Toutes les expressions françaises ne sont comptées que pour un seul mot, lorsqu'elles sont comprises au dictionnaire de l'Académie y formant le titre majuscule d'un article spécial.

» A défaut du dictionnaire de l'Académie, le compte des mots se fait d'après les dictionnaires en usage dans les bureaux. En cas de désaccord entre les documents consultés, ce sont toujours les indications contenues dans la dernière édition du dictionnaire de l'Académie qui font foi.

Trois ouvriers asphyxiés. — Un épouvantable accident s'est produit hier, vers sept heures, dans une importante fabrique de vin de raisins secs, rue route de Châtillon, 63, à Montrouge.

Cet établissement, appartenant à M. Serrel, est dirigé par M. Jacquemin, chimiste. Au moment où les ouvriers se disposaient à quitter le travail, le directeur de la fabrique prescrivit aux sieurs Soulé, Bertrand et Thirion (Charles) de ne point partir sans avoir vidé une énorme cuve d'une capacité de 140 hectolitres et qui contenait encore 400 litres environ de vin en fermentation depuis quarante-huit heures.

M. Jacquemin recommanda expressément aux ouvriers de procéder au soutirage avec une grande prudence, et de ne pénétrer dans la cuve que lorsque les vapeurs acétiques qui s'en émanaient seraient complétement dissipées. Le soutirage s'effectua en trois quatre heures et sans aucun inconvénient. Ce fut alors que Thirion, négligeant les recommandations qui lui avaient été faites, et bien qu'une lumière qu'il tenait à la main s'éteignit au moment où il allait descendre à l'intérieur de la cuve, n'en persista pas moins dans son opération et descendit. Mais suffoqué par les émanations, il tomba au fond de l'énorme récipient.

Son camarade Soulé se précipita à son secours, mais, à son tour, il tomba à côté du malheureux Thirion.

Un troisième ouvrier, témoin de cette catastrophe, n'écouta que son courage et pénétra dans la cuve; son dévouement hélas ! fut inutile, car, lui aussi, saisi à la gorge par les vapeurs délétères, ne put lutter contre l'asphyxie.

M. Jacquemin, qui se trouvait dans une autre partie de la fabrique, fut prévenu et accourut immédiatement.

A l'aide d'une pompe aspirante et refoulante, il lança de l'eau contre les parois de la cuve, et, au bout de dix minutes d'un travail acharné on put alors arriver près des trois malheureux ouvriers et les retirer par une section pratiquée au milieu de la cuve.

M. Jacquemin prodigua ses soins aux asphyxiés, et, après trois heures d'efforts, il put ramener à la vie les nommés Soulé et Thirion. Quant au sieur Edmond Bertrand, qui était tombé la face en avant, au milieu de la lie garnissant le fond de la cuve, tous les soins n'ont pu le rappeler à la vie.

Renard tué d'un coup de baguette. — Nous trouvons dans le *Journal de l'Ain* une curieuse histoire de chasse, dont nous lui laissons toute la responsabilité.

MM. R... et S... chassaient à courre, lorsqu'un grand renard fut lancé.

Serré de très près par les dix chiens de la meute, le renard fit un brusque détour et revint dans la direction du piqueur, qui suivait tant bien que mal sa meute. Ce dernier se trouvait alors dans un champ de genêts coupé par plusieurs sentiers. Il lui parut tout d'un coup que la chasse se rapprochait sensiblement. Il s'arrête, aperçoit le renard se dirigeant à toute vitesse vers le champ de genêts.

Le piqueur n'a que sa trompe aux reins et une baguette de noisetier à la main. Il ne peut raisonnablement espérer arrêter, par une fanfare quelconque, le convive de la cigogne ; il se dissimule derrière un vaste genêt et attend là, accroupi, juste au bord du sentier suivi par maître renard, auquel la meute souffle où vous savez...

Chose surprenante, mais explicable par la rapidité de sa course affolée, le renard ne vit rien ne flaira rien d'insolite et arriva comme une flèche à la portée du piqueur. Mais plus rapide encore, celui-ci, au passage, lui cingle sur l'échine un coup de baguette, dont l'élasticité double la force.

L'animal fait encore trois ou quatre mètres, mais seulement en vertu de la vitesse acquise. La colonne vertébrale était brisée Il tombe et reste sur place.

L'adroit piqueur put alors sonner l'hallali dans des circonstances que les chasseurs jugeront très rares. Plusieurs même auront peine à les croire vraies. Parole de chasseur ne fut jamais réputée parole d'évangile.

Mettons les points sur les i, afin de couper court aux commentaires incrédules. La chose s'est passée non dans l'imagination d'un Nemrod hâbleur, ou d'un journaliste à court de faits divers, mais à Marlieux, le 15 janvier 1884.

Le renard pesait 14 livres.

UNE VISITE A L'USINE GRUSON

On écrit de Buckau-Magdeburg, 21 janvier à la *France* :

» Vous vous rappelez qu'au mois d'octobre dernier, le lendemain même du jour où avait eu lieu, à Buckau une expérience de tir sur la tourelle cuirassée inventée par M. Gruson, je vous en mandai le résultat. On s'était servi d'un énorme canon Krupp de 50 c. 5; la charge avait été de 120 kilogrammes de poudre prismatique et le projectile un obus à rupture d'acier dur pesant environ 445 kilogrammes; enfin, l'on avait tiré à la distance fort rapprochée de 27 mètres. Malgré toutes ces circonstances extrêmement favorables pour l'attaque, les trois premiers coups demeurèrent sans effet, et ce fut seulement le quatrième qui parvint à faire une brèche dans le voussoir de fonte durcie (partie intégrante d'une tourelle tournante) sur lequel on expérimentait.

» L'expérience avait donc été concluante en faveur des tourelles Gruson, qui sont spécialement employées à la défense des côtes. Effectivement, la tourelle peut être armée de pièces d'aussi gros calibre que les plus formidables cuirassés; d'autre part, une tourelle offre aux projectiles une surface beaucoup moins considérable qu'un cuirassé, et le tir y doit être évidemment plus juste que sur un vaisseau, obligé de se mouvoir constamment; de sorte que le cuirassé ennemi aurait le temps d'être à moitié détruit avant d'avoir sérieusement endommagé la tourelle.

» Cependant, l'opinion contraire ne tarda guère à se répandre dans certains cercles militaires, grâce à des agissements dont il serait oiseux de s'occuper ici. Je vous écrivis même à ce sujet, sur la foi d'informations qui me venaient d'un des officiers étrangers ayant assisté à l'expérience, que M. Gruson n'avait fait paraître à l'égard de ses hôtes que la courtoisie strictement nécessaire à laquelle se bornent quelquefois les grands industriels. Or, en visitant hier l'usine Gruson, j'eus occasion d'en voir le chef, de lui parler, et je dois dire qu'il est, au contraire, d'un commerce facile, agréable et qui ne se ressent nullement de cette austère sévérité dont on m'avait entretenu.

» L'inventeur des tourelles tournantes en fonte durcie, qui, par parenthèse, est chevalier de la Légion d'honneur, descend d'une famille de réfugiés protestants français, et, chose assez digne de remarque, c'est avec des obus sortis de son usine que nous avons tiré sur les Prussiens en 1870-71.

» Au physique, M. Gruson est presque un géant, mais sous cette apparence se cache une âme sensible : il est botaniste très-distingué ; il adore les fleurs, et non loin des immenses ateliers où ses quinze cents ouvriers s'occupent à fabriquer continuellement des engins de guerre, il consacre, en dehors des affaires, tous ses soins à une magnifique serre qui ne dépparerait assurément pas une habitation princière.

» Me trouvant avec M. Gruson, il me vint tout naturellement à l'esprit de lui demander, entre autres choses, comment il se faisait que des officiers français n'eussent point reçu d'invitation pour l'expérience du 22 octobre; il me répondit ceci : « Ç'eût été avec le plus grand plaisir que j'eusse vu chez moi quelques uns de ces messieurs; mais aucun ne m'a adressé de demande, et dans la situation où se trouvent présentement la France et l'Allemagne à l'égard l'une de l'autre, j'ai jugé que ce n'était pas à moi à aller au-devant d'un désir qui ne m'avait point été exprimé; c'est comme pour les Russes, qui ne cessent de nous manifester des sentiments hostiles... »

» L'on me donna pour cicérone, dans les ateliers, un ex-officier du génie prussien, qui a quitté l'armée pour entrer chez M. Gruson. Trois officiers prussiens sont, du reste, attachés à l'établissement : un major du génie, un capitaine d'artillerie et un lieutenant du génie, mon guide, qui parle le français aussi couramment et avec le même accent qu'un citoyen des bords de la Seine. En traversant la cour qui sépare les bureaux des vastes ateliers de montage et de tour, mon cicérone appela mon attention sur un obus placé triomphalement sur un socle et qui était le millionième fabriqué à l'usine : ce sont les ouvriers qui ont ménagé, un beau jour, à M. Gruson la surprise de trouver installé à cette place le témoin en question du génie de la destruction qui anime l'espèce humaine.

» Dans la salle de montage, qui est à peu près grande comme la moitié du jardin du Palais-Royal, à Paris, on me fait voir des affûts de canon de toute grandeur; en haut, dans une galerie qui fait à moitié le tour de la salle, se fabriquent les canons-revolvers Hotchkiss. M. Gruson a acquis de cet inventeur le droit d'exploitation du brevet pour toute l'Allemagne, et il a déjà fabriqué 300 de ces canons. Dans la salle de tour, mon guide me montre des obus faisant partie d'une commande du gouvernement chinois : l'établissement Gruson a, depuis sa fondation, c'est-à-dire, depuis 1855, fabriqué trois millions d'obus en fonte durcie.

» L'atelier des tourneurs est beaucoup plus grand que l'atelier de montage, avec lequel il communique, et l'on serait porté à croire que les deux salles réunies forment la partie principale de l'usine: mais les forges, que nous visitons ensuite, occupent un local d'environ la même étendue, et la fonderie, qui a une importance capitale dans l'établissement, atteint des proportions gigantesques et dont on aura peut-être une idée quand j'aurai dit qu'elle mesure près de 15,000 mètres carrés de superficie. La fonderie de l'usine Gruson est, du reste, la plus vaste du monde entier, de même que la fonte durcie qui en sort est la mieux travaillée de toutes les fontes du même genre.

» Il serait impossible d'indiquer ici tous les bâtiments annexes de l'usine. Qu'il me suffise de dire que l'atelier de menuiserie, où se confectionnent les modèles de moules des divers engins fabriqués à Buckau, emploie, lui seul, une soixantaine d'ouvriers. Tous les ateliers sont, d'ailleurs, éclairés à la lumière électrique, système Jablochkow ou système Edison; c'est la fameuse maison Siemens et Halske, de Berlin, qui a fait l'installation y afférente.

» Karl Frel. »

VARIÉTÉ

FŒDORA LA NIHILISTE

Par A. de LAMOTHE

CHAPITRE Ier.

Le jubilé du professeur Tchto-to-Koy

Les isvoschiks sont habitués à ces douceurs. L'un d'eux, qui, le bonnet à la main, saluait avec une humble obstination sa noblesse l'étudiant, le fougueux défenseur des droits du peuple, eut la hardiesse de toucher, du bout du doigt, le manteau du futur martyr de l'Indépendance.

— Quel malheur qu'il ne soit plus permis de rosser ces brutes ! s'écria celui-ci ; on ne peut à présent s'en défaire. Je lui aurais cassé les dents à coups de poings, mon cher. Va-t-en, animal, ou j'appelle la police.

En ce moment, un marchand qui, lui aussi, avait à sortir, apparut à une porte voisine et fit un signe, tous les isvoschiks s'envolèrent comme un tourbillon.

— Eh bien ! que faisons-nous, Piotre Alexandrovitch ?

— L'Académie est tout près d'ici, le froid ne dépasse pas 15 degrés, ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux aller à pied ?

— Au fait, répondit le martyr français, ce sera peut-être le moyen le plus sûr de nous débarrasser de cette tourbe puante de mangeurs de choux.

Comme on le voit, ces partisans effrénés de la liberté professaient un égal mépris pour la vie populace.

Cela se voit ailleurs qu'en Russie.

Heureusement pour la multitude, dont les régénérateurs de la société font si peu ne cas, Alexandre Ier, son empereur, celui que tout paysan russe appelle simplement le Petit-Père, l'aime, s'occupe d'elle, et n'a d'autres préoccupations que d'améliorer son sort.

Si l'annonce du jubilé de l'illustre Tchto-to-Koy laissait très-indifférent le peuple noir, terme consacré par le mépris qu'affichent les rêveurs ambitieux pour les travailleurs resignés, elle avait produit une véritable révolution dans le monde des étudiants et des étudiantes.

Les journaux du parti avaient embouché la trompette pour annoncer à la vieille cité cet événement auquel les besoins de la politique belliqueuse donnaient une importance ridicule, et, comme toujours, si les Nihilistes se soucient fort peu ou même pas du tout de ce faux-bonhomme, médiocre par la science comme par l'intelligence, mais pétri d'orgueil et d'une ambition aussi sotte que malsaine, ils avaient besoin pour leur manifestation bruyante, d'un nom dont ils pussent se faire un drapeau.

Tout était préparé pour obtenir ce résultat : les Nihilistes avaient reçu le mot d'ordre ; les étudiants de toutes les Facultés avaient d'avance nommé des représentants triés sur le volet ; les étudiantes formaient une phalange sacrée commandée par les bachelières et les doctoresses ; les poètes limaient depuis un mois leurs sonnets, leurs odes et jusqu'à leurs impromptus ; les orateurs se débitaient leurs harangues devant un miroir à barbe, faute de glace ; les politiciens, fouettés la veille au corps des Cadets, mis au pain sec à l'Ecole de Droit ou coiffés du bonnet d'âne au Séminaire, se gonflaient comme des ballons et marchaient avec précaution en gens qui tremblent que le globe s'effondre sou leurs pas.

La jeunesse inexpérimentée, amie du bruit, amoureuse du paradoxe, tapageuse par besoin d'agir, formait le gros bataillon, le bataillon des inconscients, et croyait agir d'enthousiasme, quand elle ne faisait qu'obéir à l'impulsion d'une poignée de déclassés, incapables de tout, sauf du mal, avides d'or, de jouissances grossières, prêts à tout sacrifier pour satisfaire leurs ignobles appétits, à commettre les crimes les plus monstrueux pour atteindre à une position que seule la désorganisation complète de la société pouvait leur procurer.

Ces quelques dupeurs, ces nombreux dupés formaient à Moscou, comme à Pétersbourg, comme dans quelques villes du Sud ou de l'Ouest, l'armée du Nihilisme.

C'était moins un combat que les sectaires de la ville sainte voulaient livrer, qu'une revue de leurs troupes qu'ils comptaient passer.

Rien n'eut été plus facile à la police que d'empêcher cette manifestation ; une douzaine de gendarmes ou un piquet de cosaques eut largement suffi pour cela, mais c'eut été donner aux naïfs conspirateurs une importance quelconque ; les représentants de la force publique trouvèrent plus simple de paralyser la démonstration en y prenant part que de l'arrêter.

Le gouverneur civil et le gouverneur militaire étant d'accord sur ce point, la salle demandée dans le local de l'université pour la réunion, par les organisateurs, fut gracieusement accordée, le grand banquet de 200 couverts, dans les salons de Macarof, autorisé, les toasts et les discours permis.

Cet empressement de l'autorité contrariait les meneurs cachés ; pour se faire refuser quelque chose ils firent demander, par une députation, que les étudiants seuls, — on sait ce que veut dire ce mot dans certaines bouches, — fussent chargés du programme de la fête et de l'ornementation de la salle.

Le comte G., gouverneur militaire, répondit que rien ne lui paraissait plus naturel que ce désir spontané de la jeunesse studieuse, mais stipula en sa faveur le droit de n'inscrire au nombre des souscripteurs une somme de 1,000 roubles.

Quoique ami intime de Piotre Alexandrovitch, qu'il s'avait aperçu que deux fois dans sa vie, le Français était, on l'a vu, fort peu au courant de cette affaire, à laquelle il attachait, en ce moment il faut l'avouer, une très-médiocre importance.

Habitant depuis deux mois à peine Moscou, où il espérait se créer des connaissances utiles pour arriver à une position et par là à la fortune, ce n'était pas précisément avec de pauvres étudiants qu'il avait cherché à nouer des relations ; il avait bien entendu parler du Nihilisme, que quelques attentats isolés avait mis en évidence, mais il n'était pas certain que la secte fut réellement une puissance, et, comme sa seule politique consistait à s'appuyer sur le plus fort, il ne savait pas encore à quel parti il s'attacherait, tout prêt du reste à les servir et à les trahir l'un et l'autre suivant son intérêt.

Quelques déceptions l'avaient rendu non pas meilleur, sa nature essentiellement mauvaise n'était pas susceptible de se transformer à ce point, mais plus prudent et plus réfléchi. Avant d'agir il prenait le vent, suivant l'expression des marins.

A 30 ans, et lorsqu'on a vécu dans différents milieux, on a acquis une certaine dose d'expérience.

Sa vie avait été toute d'aventures.

Un jour, ou plutôt une nuit, le curé d'Athur revenant de Périgueux avec un sien confrère dans sa modeste carriole, entendit des gémissements sous un châtaignier qui bordait la route ; il arrêta son cheval qui ne demandait pas mieux, descendit, chercha, trouva et rapporta un pauvre petit être de trois ans, blond comme les blés, de jolie figure, qui malheureusement ne sachant que pleurer ne sut donner aucun renseignement sur son état-civil.

(A SUIVRE).

Les derniers jours de Mgr Dupanloup

Sous ce titre : *Deux Educateurs*, M. le marquis Costa de Beauregard vient de publier dans le *Correspondant* une très-brillante étude sur Mgr Dupanloup et J.-J. Rousseau. Nous en détachons ce touchant épisode de la vieillesse de l'évêque :

C'était en 1877, un an à peine avant la mort de l'évêque. Je l'avais accompagné dans une de ces courses alpestres qu'il aimait tant. Traîné à travers les ornières et les cailloux par un âne, il disait son bréviaire malgré les cahots et sans soupçonner le paysage qui allait se déroulant autour de lui. Mais voilà qu'au bout d'une heure le chemin s'arrêta. Un torrent venait d'en emporter l'autre moitié. Il fallut mettre le signet au bréviaire et regarder un peu autour de soi. Ce fut un cri d'enthousiasme.

A nos pieds, un lac bleu, le lac du Bourget, s'enfuyait à perte de vue. La plaine miroitait, mouchetée de blés mûrs, de prairies, et coupée, çà et là, par de longs soulèvements boisés. Il y avait, tout au fond, les grandes Alpes avec leurs neiges. Enfin, sur notre tête, d'immenses alternatives de soleil et d'ombres découvraient, au caprice de la bise, un pays entier.

La nature est un admirable livre, écrit dans toutes les langues. Chacun le lit dans la sienne et y met son accent, faux-sincère comme Rousseau, profond et vrai comme l'évêque qui se mit à lire dans sa langue splendide.

Mais voilà que, brusquement, il s'interrompt. Ses yeux sont pleins de larmes. L'émotion le suffoque. Il veut s'asseoir. Une petite maison est derrière nous : il y entre. Deux vieilles femmes, auprès de la cheminée, regardent avec stupeur ce vieux prêtre qui ne leur dit pas bonjour...

L'âme de l'évêque était absente. Elle le fut quelque temps. Quand elle se retrouva, on eût dit qu'elle se retrouvait étonnée sous ses cheveux blancs.

« Ah ! quels souvenirs tout cela réveille ! dit-il. Vous le savez, personne, non personne n'est venu au monde plus roturier que moi, et cependant... il se tut... Que Dieu a été bon et moi misérable !..»

Puis, d'une voix extraordinaire, il ajouta : *Et de stercore erexit pauperem.* C'était déjà ce cri, qui, un an plus tard, allait faire frissonner sa cathédrale, de la voûte au pavé (1).

Par petites phrases courtes, hachées, ne finissant pas, — évidemment, il ne parlait qu'à lui-même, — l'évêque se mit à repasser sa vie. Au tribunal de Dieu, il ne se fût pas humilié plus bas qu'il le fit là en présence de ces vielles femmes et de moi.

Je le reverrai toujours dans ce cadre étrange. Depuis qu'il est mort, quelque chose de superstitieux s'est ajouté à l'impression que m'a laissée cette scène. Ai-je été témoin de quelque vision ? Dieu a-t-il permis que, de ce sommet perdu, son grand serviteur ait eu une dernière échappée sur le passé ?

Entre Annecy où il était né, et Lacombe où il allait mourir, cette chaumière était à mi-chemin comme une dernière étape. De là son œil a pu embrasser entre le levant et le couchant de sa vie, ses combats et ses souffrances pour Dieu et pour les âmes.

Et moi, je revoyais, dans ce vieillard écrasé par l'émotion, le héros de tous les dévouements, de tous les sacrifices, celui qui pendant soixante-quinze ans, n'avait eu d'autre ambition que d'être le premier au danger et le dernier à l'honneur Je revoyais le catéchiste du duc de Bordeaux, l'aumônier de Mme la Dauphine, le confesseur du prince de Talleyrand. Je revoyais le soldat de toutes les guerres d'indépendance, l'ami du P. Lacordaire, de Berryer, du comte de Falioux, du P. de Ravignan, de M. de Montalembert.

La voix brisée qui racontait ces grandes choses d'autrefois avait partout retenti, au catéchisme, à la Sorbonne, à l'Académie. Elle avait eu, à Liège, à Malines, les grondements de la foudre, les plus superbes accents à Notre-Dame. Naguère encore, les grandes assemblées l'avaient entendue prophétique et désolée.

Cette main, qui tremblait dans la mienne, avait tenu une plume vaillante entre toutes. Plus lourde qu'une épée avait été cette plume dans la mêlée, quand l'évêque s'y jetait *pro aris* pour les âmes, *pro focis* quand vinrent les jours de l'invasion. Je revoyais celui qui jamais ne s'était entendu dire : « on a vaincu sans toi, » mais qui, tant de fois, avait bu son sang sur le champ de bataille.

Eh bien, il pleurait comme si sa vie n'avait pas été assez pleine. On a, paraît-il, des visions terribles quand la mort approche, à cette heure qui « rend visibles jusqu'aux ténèbres (2) ». Pourtant que de grandes choses accomplies devaient, pareilles à d'étincelants sommets, jaillir de ces ombres pour recevoir son dernier adieu !

Il avait toute sa vie aimé les sommets, parce que son âme, semblable à son pays natal, était l'admirable synthèse de ce que Dieu a créé de plus grand. Comme nos montagnes, elle défiait la foudre. Elle reflétait le ciel, comme nos lacs. Dans son âme, tout verdoyait, même sous la neige. Les plus jolies fleurs chez nous éclosent ainsi.

Nos rivières sont profondes comme l'ont été ses affections. Nos torrents se précipitent comme son éloquence. De grands vents passent, là-bas, comme passa le souffle de l'évêque sur notre génération. Là-bas, mûrissent aussi les moissons comme celles qu'il a semées à pleines mains.

Remontez ou redescendez cette existence admirable, vous verrez que ce dernier mot la résume, Il n'a voulu, il n'a fait que semer. Mais, hélas ! comme pour le semeur de l'Evangile, quel gaspillage de bon grain !

(1) Le testament de l'évêque d'Orléans contient cette phrase qui, lue en chaire le jour de ses funérailles, produisit un effet indescriptible.

(2) Milton.

Le temps humide et de brouillard que nous subissons en ce moment est désagréable pour tout le monde; mais il est surtout pénible pour les personnes atteintes d'*asthme* et d'*oppression*. Nous nous faisons un devoir, d'indiquer à ceux de nos lecteurs qui en sont affectés, le **Sirop de M. Jannin**, pharmacien à Chalon-sur-Saône, qui est non-seulement un calmant certain pendant les crises, mais aussi un curatif rapide. Dès les premières cuillerées, les malades passent des nuits calmes et tranquilles, le sommeil revient et l'on peut se livrer sans inconvénient ni fatigue aux travaux même les plus rudes. On le trouve dans toutes les pharmacies. 20575—7990

COMMERCE

LAINES

Fourmies, 2 février.

On a fait si peu d'affaires en *Peignés* et en *Fils* cette semaine, qu'il ne reste qu'à rééditer le mot de la semaine dernière : Toujours le calme.

En *Blousses*, il n'y a pas d'amélioration. La Facon n'a pas fléchi jusqu'ici.

Anvers, 2 février.

Voici le résultat de la seconde séance de nos enchères trimestrielles, tenue hier après-midi :

Offertes.				Vendues.
779 balles laines de B.-A.	nouv.	tqute	570	b.
41 » »	anc.	»	20	»
1349 » » de M.-Vid.	nouv.	»	204	»
168 » » »	anc.	»	168	»
2337 balles			962	b.

A cette séance, les laines de Buenos-Ayres ont été un peu plus fermes surtout les qualités fines. — Les laines de Montevideo, dont le catalogue comprenait un très-beau choix, ont été très-faibles et accusent une baisse de 5 à 10 centimes sur les cours de novembre.

De gré à gré on a fait ce jour 54 balles Plata suint.

Lundi 4 février aura lieu la cinquième séance de nos enchères périodiques.

COTONS

Manchester, 1er février

Tissus et Filés : Le marché pour tissus est très ferme et un bon courant d'affaires est en négociation pour les fabricants communs de shirtings. La vente dans les autres tissus est entravée par les prix en hausse demandés.

Les filés d'exportation sont modérément recherchés et les filateurs pour ces qualités sont encore bien pourvus de commandes. On signale peu d'affaires en filés pour la consommation et sur délivraison immédiate les acheteurs ont obtenu quelques légères concessions sur les prix.

PARIS, 2 fév. — *Huile de colza* : courant 79 25 mars 78 50, 4 de mars 77 75, 4 de mai 77 50. — *Huile de lin* : courant 63 25, mars 61 75, 4 de mars 65 50, 4 de mai 55 75. — *Spiritueux* : courant 44 25, mars 44 75, 4 de mars 45 50, 4 de mai 44 75. — *Sucres bruts*. 88 degrés disponibles 45 25 à 45 50. — *Sucres blancs* n° 3 : courant 52 50, mars 53 25, 4 de mars 53 50, 4 de mai 54 50 — *Sucres raffinés* : 102 . à 103 .. — *Farines 9 marques* : courant 47 75, mars 48 50, 4 de mars 50 25, 4 de mai 52 .. — *Marque Corbeil* : 56 .. — *Blés* : courant 22 90, mars 23 25, 4 de mars 23 90, 4 de mai 24 75. — *Seigles* : courant 15 10, mars 15 50 4 de mars 16 .., 4 de mai 16 60.

Marché aux Huiles de Lille

Cours du 2 fév.

	Huiles l'hectolitre	Grains l'hectolitre	Tourteaux les 100 kil.
Colza	.. .. à ..	20 .. à 20 ..	17 50 à 18 »
— épuré p. q.	.. .. ..	.. .. ..	.. .. ..
Œillette b. goût	.. .. ..	28 .. 30 ..	.. .. ..
— roussâtre	.. .. ..	.. .. ..	.. .. ..
Caméline	.. .. ..	16 .. 17 ..	17 .. 18 ..
Chanvre	.. .. ..	15 .. 16 ..	15 .. 16 ..
Lin du pays	.. .. ..	20 .. 21 50	25 .. .. ..
Lin étranger	.. .. ..	20 .. 21 ..	21 .. 25 5

Cours précédents

Huile de colza	79 .. à ..
Huile épurée pour quinquet	85 .. ..
Lin du pays	76 .. ..
Lin étranger	50 .. ..
Caméline	.. .. ..
Chanvre	.. .. ..

LILLE, 2 fév. — Sucre indigène 88 degrés cour. 41 25. Id. numéros 7 à 9 .. .. Id. en pains 6 kilog. numéro 1, 106 .. sucre numéro 3, .. Id. indigène numéro 3 .. .. 31 betteraves disponibles 43 .. Id courant .. .. Id. grains disponibles .. .. Id. fin 1re qual. disponible .. .. Id. fin 1re qual. courant .. .. Id. mélasse disponible .. .. Id. à livrer premier .. Id. 4 janvier .. .. Id. d'été .. Id. .. 4 derniers .. Id. prochain

ANVERS, 2 février. — Tous les prix s'entendent en francs par 100 kilos. — Pétroles (cote officielle). — Disponibles 30 75 .. .., janvier .. .., février .. .., mars .. .., 4 derniers .. .. Sucre brut et entrepôt, 88 deg. nr 12 25 disp. 41 25 .. .., id. février 41 75 .. — Lards salés secs d'Amérique. Longues bandes nouv. 99 .. .. .. Courtes sans des nouv. 105 .. .. .. Longues et courtes bandes réunies par moitié, livrables en janvier .. .., id. février 109 50 .. .. — Saindoux. Marque Wilcox disp. 113 50 .. .. janvier .. .., février 112 50 .. .., mars avril 112 25 .. .. — Café : On a vendu .. s. Santos. A .. .. cts.

PROGRAMME DES THÉATRES

THEATRE DES BOULEVARDS. — Lundi 4 février, à 8 heures 1/2 : *Le Petit Duc*, opéra-comique en 3 actes. — *Marie Jeanne ou la Femme du Peuple*, drame en 6 actes.

Mardi 5 février, à 8 heures : *Prête moi ta femme*, comédie bouffe en 3 actes. — *Mam'zelle Nitouche*, opérette en 4 actes.

Hippodrome Roubaisien. — Dimanche 3 février 1884, à 7 h. 1/2. — A la demande générale, pour les adieux de la célèbre troupe mexicaine ROVASCO, vélocipédistes et gymnastes aériens. — Grande représentation variée. — Cette soirée sera donnée par plusieurs artistes nouveaux et de tous genres, que M. Rovasco a engagé spécialement. — Orchestre nombreux et choisi. — A cette brillante représentation prendront part trois forts amateurs de gymnastique de la ville de Roubaix, qui ont bien voulu prêter leur gracieux concours. — Le bureau sera ouvert une heure avant la représentation. — Prix des places réduit : Loges 2 fr. 50, chaises 3 fr., pourtour 1 fr. 50, 1re galerie 1 fr., 2e galerie 0,50 cent. — On prend des billets à l'avance chez M. Lesguillon, rue du Vieil-Abreuvoir, 15.

GRAND THÉATRE DE LILLE. — Dimanche 3 février, à 5 heures : *Le Vieux Caporal*, drame en 5 actes. — *La Fille du Régiment*, opéra comique en 3 actes. — *François les Bas Bleus*, opéra-comique en 3 actes.

Lundi 4 février. — *Le Naufrage de la Méduse*, grand drame historique en 5 actes. — *Madame Boniface*, opéra comique en 3 actes.

L'OMNIBUS ILLUSTRE

Journal des Familles, paraissant le dimanche

5 francs par an

PARIS—LILLE—BRUXELLES

Sommaire du numéro du 3 février 1884.

Causerie, par Armand Dulac. — L'accusée, poésie, par Edouard Pailleron. — Longfellow, par Paul Fernat. — La Buissonnière, par Gérald, (suite). — La Femme en Blanc (suite), par Wilkie Collins. — Variétés. — Rébus.

Nos Gravures : 1° La vie en Egypte : le Caire, une dame arabe en visite. — 2° H. W. Longfellow. — 3° La Femme en Blanc : il me dit qu'il était allé à la ferme.

LIBRAIRIE DE L'OMNIBUS ILLUSTRE

63, rue Esquermoise, Lille

Sauvons-le ! par Mlle Emilie Carpentier, 1 vol. in-12, illustré de 40 vignettes, par Riou, dernier succès de la *bibliothèque rose illust.* 2 fr. 25. — **Le Secret de Rose**, par G. de Beugny d'Hagerue (roman) 1 vol in-12, 3 fr. 50. — **La Musique**, par Casimir Colomb, ouvrage illustré de 119 gravures, 1 vol. in-12, (2e édition) 2 fr. 25. — **Tristesses et Sourires**, (*le grand succès du jour*) par Droz, 1 vol. in-12, 3 fr. 50. — **Lettres d'un Bragon**, (*très recommandé*), 1 vol. in-12, 3 fr. 50. **Les Nouveautés de la Science**, *par Albert Lévy*, 1 vol. in-12, 1 fr. — **Nouveau Dictionnaire Français**, contenant tous les mots de la langue orthographiés d'après la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie de France et expliqués à l'aide de 2,300 figures, par L. Fouret, 1 vol. in-12, cartonné, 3 fr. — **Les Merveilles de la Photographie**, par Gaston Tissandier, 1 vol. in-12, illustré de 65 gravures, 2 fr. 25. — **L'Énergie morale**, beaux exemples, par Zurcher et Margollé, 1 vol. in-12, illustré de 15 vignettes, 2 fr. 25. — **Histoire de l'Orfèvrerie** depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par Ferdinand de Lastayrie (de l'Institut) 1 vol. in-12, illustré de 62 gravures 2 fr. 25. — **La Matière et ses Transformations** par P. Deleveau, 1 vol. in-12, illustré de 39 figures, 2 fr. 25.

Dix pour cent de remise aux abonnés de l'Omnibus Illustré.

Par poste 0,40 en sus par volume.

Par colis postal 0,60 seulement en sus pour commande de plusieurs volumes. 29946

CAISSE D'ÉPARGNE POSTALE

La Caisse d'épargne postale est placée, par la loi, sous la garantie de l'Etat.

Elle donne à toute personne la faculté de placer, dans des conditions de sécurité absolue, le produit de ses économies.

Le minimum de chaque versement est fixé à un *franc* (1 fr.). Le compte de chaque personne ne dépasser *deux mille francs* (2,000 fr.) versés en *une* ou *plusieurs fois*.

Livret national délivré gratuitement. Après le premier versement, il est remis *gratuitement* à l'intéressé un livret national au moyen duquel *tout déposant peut continuer ses versements et retirer son argent dans les* 6,000 bureaux de poste, *ouverts tous les jours, y compris les dimanches et jours fériés, au service de la Caisse d'épargne postale.*

Intérêt. — Les sommes déposées produisent un intérêt annuel de *trois francs pour cent* (3 fr. p. 100.) Cet intérêt par du 1er ou du 16 de chaque mois qui suit le jour du versement. Au 31 décembre de chaque année, l'intérêt acquis s'ajoute au capital et devient lui-même productif d'intérêt.

Achat gratuit de rentes. — Tout déposant dont le crédit est suffisant pour acheter *dix francs* (10 fr.) de rente *ou davantage*, peut faire opérer cet achat, *sans frais*, par la Caisse d'épargne postale.

Transfert. — Tous les receveurs des postes se chargent de remplir les formalités voulues pour faire transférer à la Caisse d'épargne postale, *sans frais pour les intéressés*, les fonds déposés dans les caisses d'épargne privées.

Femmes mariées. — Les femmes mariées peuvent se faire délivrer des livrets *sans l'assistance de leurs maris.*

Mineurs. — Les mineurs peuvent également se faire ouvrir des livrets, *sans l'intervention de leur représentant légal.*

Versements. — A chaque versement, il est remis au déposant une quittance *extraite d'un livre à souche* en échange de laquelle le livret lui est rendu dans le délai maximum de trois jours francs, soit au bureau de poste, *soit à domicile, s'il en a exprimé le désir.*

Remboursements. — Les titulaires de livrets qui veulent se faire rembourser *tout* ou *partie* de leur compte adressent *directement* leur demande au Ministre des Postes et des Télégraphes, à Paris. *Par le retour du courrier*, ils reçoivent l'autorisation de toucher leurs fonds au bureau de poste qu'ils ont désigné suivant leur convenance.

Nota. — Les demandes de livret, de remboursement, de transfert et d'achat de rente se font au moyen de formules imprimées q